

Projet : j'ai décidé d'écrire une nouvelle à partir du poème de Philippe Soupault *Le Nageur*, tiré du recueil *Georgia*. L'idée est de rédiger un récit avec ce poème pour fil conducteur, en reprenant notamment des éléments de structure, la métaphore aquatique ou certains termes du texte de Soupault.

Le Nageur

Mille cris oiseaux
l'horizon trace une ligne de vie
Et les vagues visages perdus chuchotent
dans les golfes tendus comme des bras ouverts
Je suis sûr enfin d'être seul
est-ce le Nord est-ce l'Ouest
le soleil bourdonnant de lumière
rue du ciel et de la terre
je m'arrête pour savoir encore si l'été est rouge
dans mes veines
et mon ombre tourne autour de moi
dans le sens des aiguilles d'une montre
Le sommeil m'apporte les insectes et les reptiles
la douleur une grimace et le mensonge
le réveil
je flotte visage perdu au milieu d'une heure
sans secours sans appel
je descends sans conviction des marches sans but
et je continue sans regret jusqu'au sommeil
dans les yeux des miroirs et dans le rire du vent
je reconnais un inconnu qui est moi
je ne bouge plus
j'attends
et je ferme les yeux comme un verrou
Nous ne saurons jamais quand la nuit commence
et où elle finit
mais cela en somme n'a pas beaucoup d'importance
les nègres du Kamtchatka s'endormiront ce soir près de moi
lorsque la fatigue se posera sur ma tête
comme une couronne

Soupault, Philippe, *Georgia, Epitaphes, Chansons et autres poèmes*, Paris, Gallimard, Poésie, 1984, pp. 91-92.

Le funambule

Des cris. Des sifflements. Des cris. Une kyrielle d'oiseaux invective le ciel. Nuée de sons jetés au vent, anarchique. Au cœur des feuilles, la rixe. Ca criaille à tout-va. Ca critique et ça riposte. La prise de bec est générale. Entre les arbres les moqueries fusent. Drôle de cirque que ce débat-là. Et le ton monte. Chaque cri écrase l'autre dans un incisif tumulte. Voilà le rythme de la joute qui s'accélère. Et l'air se crispe, irrité. Acrement la clameur gonfle. Elle se répand progressivement. Peu à peu ces notes caustiques envahissent le ciel. Non, ce matin les oiseaux ne chantent pas. Ils crient. Ils triturent le ciel qui disparaît sous leurs ailes. Dictature du jour : ils me volent la nuit. Les pieds contre le sol, je leur jette un regard muet. Ils sont bien légers malgré l'arrogance qu'ils arborent du haut de leur tribune. Leur repaire se résume à un îlot de verdure perdu entre ciel et terre. Pas vraiment sur le sol et pas vraiment dans l'air. Leurs pattes s'agrippent farouchement à cette tête d'épingle tandis qu'au-dessus d'eux s'étend une toile infinie. Ils se résument à une petite grappe de points en suspens.

Aucun trait jusqu'ici ne se distinguait dans l'épaisseur de la toile, mais déjà une lueur jaillit. Silencieusement. Comme une cicatrice qui se rouvre et qui saigne, elle déchire le sombre voile. J'ai maintenant sur la tête un tableau de Miró : une bande de rouge court sur un fond bleu. Au loin la clarté se soulève. Comme chaque matin, elle se raccroche au cou du ciel qui s'embrase. Chaque maison retrouve ses propres contours. Dans cet instant égaré où tout se mêle et se détache à la hauteur des fils électriques, l'horizon se tend : il trace une ligne de vie. Je l'observe. Je la regarde. Une fois encore, je n'y vois rien. Ligne indéchiffrable. Aucun signe ne se dégage de l'ensemble. Impossible lecture. Alors je m'éloigne.

Je reprends ma marche. J'avance. Mon pied gauche suit mon pied droit, il le devance, avant d'être rattrapé à nouveau. J'avance. Je marche sans savoir où je vais, je marche sans aller nulle part, je m'en vais simplement. Je pars, plus loin. J'avance. Je m'engouffre dans une rue. Je tourne à droite, je continue. Soudain une nouvelle direction, une autre, encore. A son tour, la ville remue. Quelque peu engourdie, elle s'agite. Les silhouettes isolées que je croise se font plus nombreuses. A cette heure en effet, les immeubles déversent des travailleurs, au goutte-à-goutte d'abord puis à grands flots. Une marée de bleus monte ; plus tard

elle redescendra. Venus de différentes ruelles, ces bleus plus gris que celui du ciel se rejoignent. Ils se jettent tous dans de grandes artères, se déplaçant vite et avançant droit. Ils montent dans un bus, en descendent, ils remonteront ensuite l'avenue avant de franchir la porte d'un bureau, d'un grand magasin ou d'une usine. Selon un bal minutieusement orchestré, ils glisseront ensemble une carte dans la pointeuse. *Des p'tits trous, des p'tits trous, toujours des p'tits trous*, chanson éternelle. Une pluie de confettis bleus s'abattra sur le sol. Quant aux prostituées, fardées, elles restent immobiles sur leur coin de trottoir, très ponctuelles aussi. Elles attendent en regardant passer les bleus, ce flux dense qui traverse la ville et imperceptiblement l'infiltré.

A la surface de cette masse mouvante flottent des visages perdus. Ils suivent également leurs pas. Un chuchotement les accompagne – quel séduisant murmure. On dirait une berceuse, un blues plutôt. Je ferme les yeux pour mieux écouter. Je suis au bord d'un golfe tout entier ouvert à moi ; une onde qui recèle une mer de promesses m'appelle. Chacune de leurs foulées bat la mesure sur la chaussée. Je me sens, à vrai dire, follement attiré par ce bourdonnement. C'est pourtant malgré moi que je plonge dans la danse, parce que j'aimerais rester à la limite, entre le dehors et le dedans, m'arrêter à ce court instant qui précède le saut. Je me lance pourtant. La foule me tend alors généreusement les bras et m'enlace. Elle m'entraîne avec elle. J'ignore toujours où je vais mais, cette fois, c'est la houle qui me mène. Fasciné, j'adopte son rythme régulièrement chaloupé. Je suis la foule. La rencontre semble avoir lieu, furtive peut-être, néanmoins réelle. Les premiers effleurements s'allongent – douce caresse de jambes qui se frôlent, de paumes qui se touchent, de corps qui se prennent. Je me donne totalement à cette étreinte éperdue. Je me sens irrémédiablement aspiré. Les souffles se mêlent. Soudain le ressac m'éloigne, il me rejette puis me ramène au cœur du frémissement bleu. Je me laisse porter, presque confiant. Par à-coups les distances se réduisent. L'enlacement se resserre toujours davantage. Cette ardeur séduisante m'effraie, tout va à la fois trop vite et trop lentement. Ca tourne. Le ciel reflète cette vaste flaque, s'y fond. Tout se confond. Tous ces visages... Je chancelle, manque de tomber. Je sens une forte pression dans le dos. L'autre est si proche. Trop proche. L'étreinte est devenue oppressante. Je m'inquiète, je m'interroge, mais je ne rencontre aucun regard rassurant dans cette vague humaine indifférente. Aucun regard. J'aimerais respirer mais j'étouffe. Je m'arrête.

Respirer. Le tourbillon d'individus veut m'emporter moi aussi, jusqu'à me noyer. Je me sais incapable de poursuivre. De l'air ! Je me débats. Bousculades. Je fuis la foule. Je marche, je marche, je marche. Je progresse à contre-courant. Je marche. Je me cogne contre une épaule. Perte d'équilibre. Je persévère. J'avance.

J'ai retrouvé la terre ferme. J'ai continué de marcher, longtemps, toujours plus loin. J'ai quitté les boulevards et autres grandes avenues, évitant les trop larges rues, préférant me faufiler dans les passages incertains. J'ai traversé quantité de places puis des terrains vagues, plantant mes souliers dans la crasse. J'ai marché sans réfléchir. Je me suis éloigné du bleu roi. J'avance. Ici, je suis sûr enfin d'être seul. Personne ne se trouve devant moi, ni derrière, personne ne guide ni ne retient mes pas, il n'y a plus de directive, plus de suggestion, plus d'impulsion non plus. Je ne pose les pieds dans aucune trace. Personne ne m'emporte ni ne m'arrête. Je suis seul. Ma solitude est d'ailleurs mon unique certitude, car je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve et encore moins de ma destination. Je marche quelque part de l'autre côté. A l'autre bout de la ville, dans un quartier inconnu, ou de l'autre côté du monde, qu'importe. Je poursuis mes déambulations dans des lieux toujours nouveaux. J'avance pour que défilent les façades, les devantures, pour que fléchissent les courbes du paysage et pour que mes pensées dérivent à leur cadence, toujours en mouvement, afin qu'elles ne se replient pas sur elles-mêmes, qu'elles ne m'enferment pas en leur sein ; devenues obsédantes, elles me consumeraient totalement. Je ne veux voir personne, ne soutenir aucun regard, ne devoir répondre à aucune question, n'entretenir aucune de ces conversations qui évitent les sujets vraiment importants. Ne rien affirmer qui me contredirait, rester entier, dans une absurde complexité. Je vais, j'accélère, j'aimerais n'être plus que ces jambes qui vont et viennent, qui se pressent, s'empressent d'aller là-bas. Seul, de l'autre côté. Est-ce le Nord ? Ici ou là, c'est égal finalement – encore que là-bas ce soit mieux, peut-être. Est-ce l'Ouest ? Ailleurs est partout. Partir, tous les jours, vers un lointain, même proche, mais toujours accessible et toujours différent, offrant chaque fois son flot de surprises et ses nuées de rêves, réalisés quelques fois, qui s'envolent ensuite. Ne pas rester. J'ai peur de l'immobilité moelleuse dans laquelle on s'enfonce comme dans un gros canapé. Les habitudes forment des sables mouvants. Je décampe. Aller

partout sauf ici où les ombres ne forment plus qu'un halo flottant sur le sol. Voilà mes pieds sombrement auréolés. Je me renverse. Sous l'inondation de lumière, même les lampadaires s'écrasent contre l'asphalte. La ville s'abat contre terre, la rehaussant de taches noirâtres. Le soleil bourdonne insidieusement sa lumière éclatante. Je n'y vois plus rien. Tout se mélange. Les immeubles s'écrasent et les plaques d'égout réverbèrent les rayons étincelants. Je marche rue du ciel et de la terre, la tête raide. La lumière jaillit. Aveugle.

Je m'arrête. Où est passé le vermillon qui découpait le ciel ? Dans un état second, essoufflé, les jambes brûlantes, un corps sans tête, comme celui d'une poule qu'on projette de mettre dans la cocotte-minute pour le souper du dimanche et qui poursuit sa course dans le jardin après le coup de hache fatal, je m'arrête pour savoir encore si l'été est rouge dans mes veines. Je connais la durée du temps passé. En réalité j'en doute. L'intensité de l'instant ne le marque-t-elle pas davantage que sa durée ? Et la durée... quel est ce temps qui m'est imparti ? Ai-je atteint mon triste zénith ? La fulgurance me frappera-t-elle encore ? Ce rouge qui me traverse marque-t-il la blessure du matin, du lendemain trop lourd de regrets, ou celui, un peu différent, empesé des remords du dépit, blessure rouge écarlate portée au front et que tous feignent de ne pas remarquer, par peur sans doute de la voir à nouveau couler – mais qui a dit que je voulais guérir ? Ce rouge sang ne ferait-il qu'annoncer la longue descente du soleil vers les arbres derrière lesquels il se cachera aussi maladroitement que les petits enfants dont les pieds dépassent des rideaux à l'heure où les grands les cherchent après avoir compté jusqu'à cent, en oubliant le vingt-et-un, le quatre-vingt-deux et d'autres sans doute ? Le sang dans mes veines circule à contre-sens. Il est rouge, c'est certain, comme celui qui coule le long des jambes des filles, voie fluviale qui aboutit à la cascade des jours accélérés du monde adulte. Sous l'astre de feu, je suis immobile sur mon coin de trottoir et je n'attends personne, j'espère trouver les mots qui forgeront mon cri plus perçant que celui des volatiles du petit matin, qui s'égosillaient comme des voleurs à l'heure creuse. Enfin, je reprends mon souffle. Autour de moi, tout bouge et s'incorpore dans un grand tourbillon dont le rythme est scandé par mon ombre qui me tourne autour dans le sens des aiguilles d'une montre. Je hais ce battement interminable et persécutant.

J'ai marché la nuit, j'ai marché le jour, j'ai marché jusqu'à ce que la fatigue et l'épuisement m'abattent d'un coup sec derrière la nuque. Je tombe. Je ne cherche pas à résister, je me laisse aller, je chute et disparaiss dans un abîme sans fond. Mais je ne suis plus seul : le sommeil m'apporte les insectes et les reptiles. Sur le sol autour de moi, ça grouille. Mon corps est encerclé, des picotements m'assaillent ; une bestiole s'infiltré dans la jambe de mon pantalon et doucement remonte. Mes membres ankylosés sont les victimes impuissantes et stupides de cette perfide attaque. Des frissons me parcourent, devançant l'affreuse bête. J'ai la chair de poule. Je sens déjà d'autres pattes me piétiner les mollets, elles sont plus grosses et plus nombreuses. Leurs griffes se plantent dans ma chair, m'arrachant des poils, lacérant mes cuisses. Quelque chose remue sur mon ventre juste autour du nombril. Haut-le-cœur. Des pas s'enfoncent dans ma poitrine. Dégoût. Mes oreilles bourdonnent. Autour de ma tête j'entends voleter des moustiques qui, dans leur ronde de nuit, scrutent la peau de mon visage luisant de transpiration, promettant de me piquer et d'aspirer mon sang jusqu'à m'assécher totalement – qu'ils me vident ! Certains s'infiltré dans mes oreilles, d'autres dans mes narines. La certitude de la prochaine douleur de ce corps bientôt tuméfié me panique. Elle me fait grimacer d'horreur, tout se resserre à l'intérieur, je me noue, me rétrécis.

Une fois encore le film se déclenche. Les bêtes agressives se sont évaporées, ou plutôt se sont métamorphosées en de nouveaux corps, humains cette fois, dont les traits me sont familiers. C'est toujours la même histoire qui se rejoue, une histoire concentrée en une scène unique qui explose finalement en feu d'artifice. Je me glisse dans cette illusion où je tiens à la fois le rôle de jeune premier et celui de metteur en scène. Toujours recommencer. Toujours faire semblant de croire à ce scénario impossible. Le sommeil me ment sincèrement, je le sais. Et je lui accorde toute ma confiance l'espace de ces quelques instants embrumés. Parfois l'histoire déraile, il faut alors revenir en arrière, la remettre sur la voie de ce finale tant espéré et qui toujours, pourtant, m'échappe. Cette fois peut-être...

Je me réveille.

Les draps collent à ma peau. Leurs plis y ont laissé les traces de mes batailles. Je flotte, visage perdu au milieu d'une heure. Mon regard perplexe se fixe sur le plafond blanc. J'aimerais que ce soit hier. Recommencer hier. Oublier. Je ne veux pas d'aujourd'hui et encore moins de demain. Blanc coton, blanc neige.

Aujourd'hui, c'est quand ? Je m'y perds. Le réveil clignote son message, indéchiffrable. C'est quand ? Sans secours sans appel. Nu. Je referme les yeux, un instant encore. Reprendre le fil quelques minutes en arrière. Je me tourne, je me retourne. L'écume du sommeil me laisse au bord du lit, échoué, elle ne me reprend pas : aujourd'hui prend l'eau. Une nouvelle journée a définitivement commencé. Je ne veux pas rester là, je ne peux pas, je devrais. Je sors.

Je descends sans conviction des marches sans but. Loin de chez moi, comme loin de moi, je marche. Je fuis. Les rues sont vides et sèches, quelques ombres, en blouson ou robe de soirée, passent. Les enseignes clignent sous le toit de tôle qui assombrit la ville. Certaines fenêtres déjà s'éclairent. J'aperçois le jaune d'une lampe de bureau, le bleu d'un téléviseur, le rouge d'une chambre à coucher, qui se mêlent de loin comme sur la palette d'un peintre impressionniste. A l'intérieur des immeubles, pareils et différents, qui se succèdent sur mon chemin, se rejoue le lever du jour quand sur leurs antennes l'obscurité, à pas de loups, fait son retour. Les réverbères un à un s'allument : on accroche une guirlande de lampions le long des entrailles de la ville. Jalouses sans doute, les étoiles restent cachées. Toujours et encore, mes pas se suivent et s'enchaînent, dispersant mes pensées dans la poussière. Je regarde devant moi, j'avance, mais toujours je reviens en arrière pour reprendre mon élan, comme une vague qui régulièrement retourne au rivage sous l'impulsion des grands fonds sans cesser de songer au grand large. Je regarde devant moi. Je marche. J'aimerais ne faire qu'avancer et pourtant je tourne en rond. J'erre dans le présent de ce soir qui ressemble tant à celui d'hier, ou d'avant-hier. Je ne sais plus. *Demain, demain, demain toujours demain*, promesse murmurée chaque nuit à mon oreille. Je déambule, mes souliers crissent sur le macadam. Quelques façades malgré l'heure tardive et le calme apparent chuchotent, laissant échapper çà et là des mélodies qui se brouillent en étrange cacophonie sur les coins des boulevards. Brouhaha qui se perd au loin et que personne ne fera cesser. L'heure du coucher dégouline sur la petite aiguille qui tourne en rond elle aussi, sans relâche, sans répit. Je m'abandonne à mes jambes qui résolument avalent les distances qui, gloutonnes, ingurgitent les kilomètres. Elles se goinfrent d'asphalte. J'avance. Et je continue sans regret jusqu'au sommeil. Jusqu'à l'écoeurement. J'attends désespérément de sentir monter en moi l'ivresse, celle de la torpeur, pour me vider enfin sur le sol de tout ce qui a été

avalé par ma tête et mon corps sans être digéré, pour m'oublier, aujourd'hui encore.

Les quelques oiseaux de nuit que je croise préfèrent le gris monotone du trottoir à celui, teinté de bleu, de mes yeux. On s'ignore, indifférent, comme invisible. Un souffle hilare s'engouffre alors dans la rue. Sursauts. On se fait peur. A mes côtés, des vitrines qui exhibent leurs parures fantasques et clinquantes me renvoient mon image, multiple. Pâleur. Je m'approche en titubant. Dans les yeux des miroirs et dans le rire du vent je reconnais un inconnu qui est moi. Qui donc? Je reconnais les traits certainement, mais je ne me ressemble plus. Je suis sans être moi le même et déjà autre. Je ne suis pas lui. Et pourtant personne d'autre n'est là, personne d'autre que moi qui ne le suis plus. J'ignore qui est là ce soir. « Bonsoir, c'est moi. » On fait semblant, on se rassure. Qui es-tu pour me regarder comme ça derrière une vitre ? Lui et moi. Et si je décidais de suivre cet inconnu, d'endosser son costume, est-ce que je pourrais me procurer le billet, aller-simple, pour réellement dépasser cette nuit sans fin, ou au contraire incessamment la poursuivre sur les chemins du globe et parfois, peut-être, ralentir pour regarder encore le ciel s'embraser ? Comment est-ce qu'en un instant j'ai pu passer de moi à autrui, changer si effrontément? Je suis comme la neige et tous ses flocons, en retenue dans un nuage qui soudain éclate selon les caprices du temps et lentement tombe, éparpillé. Lui est moi. Je tourne le dos à ces portraits illuminés par des néons multicolores, il s'élançait dans la rue à folles enjambées, je cours, mon ombre s'allonge sans se distancier de moi – de nous – je cours et je sais que j'ai déjà perdu cette course effrénée, je cours à perdre haleine, je ne veux penser à rien, je cours, je cours, je cours encore. Oui, mais je cours avec moi, toujours. Je ne peux pas me défaire de moi. Alors, je m'arrête.

Je ne bouge plus. Je vacille, dressé sur mes pieds immobiles. Mes poumons se déploient et laissent entrer de l'air. Ma poitrine se soulève et se gonfle. Mon sang, lui, cogne contre la paroi de mes tempes jusqu'à me donner la migraine. Entrechocs. Heurts. Tout tangué à l'intérieur alors qu'autour rien ne bouge. Halètements et palpitations valsent à contre-temps. La musique s'improvise. Dans de brusques petits mouvements, mon cœur et mon souffle s'entrecroisent, complices étranges ils se rapprochent, à mesure des coups se retrouvent, enlacés dans un long accord. Rassemblés. Je retrouve mon calme, je respire profondément dans le silence de cette rue déserte. Mon dos humide accepte les caresses du vent.

Les muscles de mes mollets se relâchent, mes orteils s'étirent longuement. Le sang monte et redescend dans mes bras, dans mes jambes, sans se lasser du trajet, se glissant jusque sous les ongles avant de revenir au centre, pour repartir, chaque fois plus tranquillement. Dans le calme, je respire. Mon grand corps se maintient sur ce fragile équilibre, entre deux pieds occupés à embrasser le sol. Je me laisse remplir d'air, je me laisse traverser, je ne bouge pas. J'attends.

Les minutes s'écoulent. Elles descendent par les gouttières, rafraîchissant la nuit, puis disparaissent dans une bouche d'égout. La lune refuse de me tenir compagnie. Heure perdue. Impossible de savoir à quel moment le jour saignera le ciel, m'amputera de ce soir. Je ne bouge pas. Je veille sous les réverbères qui jettent sur le trottoir le pâle dessin de leur éclat tandis que les contours de la ville ont disparu, estompés dans la suie des cheminées qui monte aux cieux sans espérer aucun paradis. L'obscurité abolit les distances, proche et lointain se rencontrent, les directions se renversent. La nuit rassemble, elle réunit aussi les souvenirs et les projets, les désirs et les fantômes. Tout se mélange, se confond. Devant cet immense amalgame, je me sens plus perdu que jamais. Je flotte sur le temps qui déborde et mes idées qui croupissent. Je ne veux plus fuir devant ces pensées qui me rattraperaient inévitablement. J'aimerais pouvoir les affronter de face, les observer, les distinguer ; mais mon cerveau se réduit pour l'instant à un vaste hangar où s'amasse un gigantesque bric-à-brac. Je regarde l'ensemble, d'un peu loin. Je n'aurai pas le courage ce soir de m'en rapprocher et de franchir cette porte. Je préfère m'assurer de la solidité des deux battants. Et je ferme les yeux comme un verrou.

Nous ne saurons jamais quand la nuit commence et où elle finit. Personne ne la voit venir, elle arrive par derrière sans crier gare. Certains affirment que les oiseaux chantent son arrivée et son départ. Les volatiles semblent pourtant être avant tout les complices du jour. Peut-être est-ce le sommeil de la ville qui atteste de la présence de la nuit sur les lieux. Celle-ci serait alors délimitée par les ronflements et les réveils-matins. Serait-elle plusieurs ? Existerait-elle différemment pour chacun ? Non, la nuit c'est sombre, me dit-on : c'est noir. Ainsi seuls les songes du soleil importerait. Restent néanmoins de nombreuses questions : la pénombre appartient-elle déjà à la nuit ? Et le crépuscule ? Est-ce

que l'ombre qui traîne sur le sol tout au long de la journée, se cachant maladroitement du soleil, est un peu de nuit qui aurait manqué le grand départ ? Si la nuit se révèle aussi noire qu'on le dit, que prend-elle pour se montrer blanche parfois ? Le rouge sang compose-t-il le noir des insomnies ? Nous ne saurons jamais quand la nuit commence et où elle finit. Mais cela en somme n'a pas beaucoup d'importance. Dormir sous le soleil et marcher dans l'obscurité la rend tout compte fait infinie. J'accorde mes pas à ceux de la Terre qui jamais ne cesse de se promener autour du soleil. Oui, je fais le tour du monde sans m'arrêter. Je suis la caravane des étoiles. Toujours je recommence, jamais je ne m'assoupis au même endroit. Je suis ici et partout ! Les nègres du Kamchatka s'endormiront ce soir près de moi lorsque la fatigue se posera sur ma tête comme une couronne. La nuit est mon triste royaume, je sens que je perds l'équilibre.